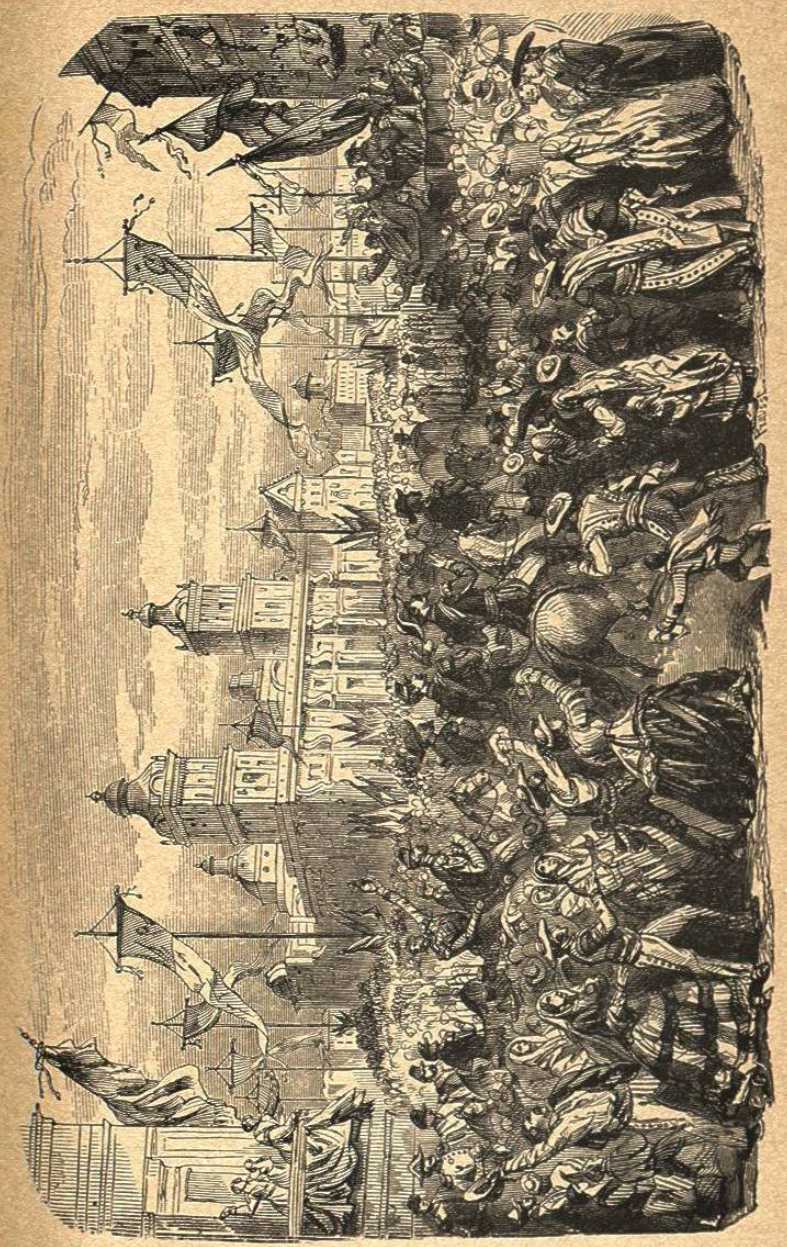
Le 11 avril, une nouvelle sortie fut tentée sur la garita de Mexico : elle était commandée par le prince de Salm-Salm et avait pour objet principal la sortie du courrier destiné au général Marquez. Le prince de Salm-Salm avait avec lui le 3e de ligne, le bataillon de l'empereur et celui des cazadorès, appuyés par les dragons de l'impératrice et les hussards, toutes troupes d'élite. Malgré cela et malgré la vigueur déployée par le prince, cette sortie fut repoussée. Un jeune Polonais, de très grande famille, qui servait sous le pseudonyme de Labic, et qui, protégé tout spécialement par l'empereur, avait été nommé sous-lieutenant aux cazadorès, fut blessé à mort et mourut quelques jours après. Les assiégeants renforçaient chaque jour leur ligne d'investissement ; les assiégés, de leur côté, travaillaient sans relâche à leurs lignes de défense, mais ils avaient le désavantage du nombre et se trouvaient dans l'impossibilité de se ravitailler.

Pendant ce temps, Marquez était arrivé sans encombre à Mexico, avait décrété des emprunts forcés et levé de nouvelles troupes avec lesquelles il avait marché sur Puebla. Mais Porfirio Diaz, qui assiégeait cette ville, apprenant l'arrivée de Marquez, avait fait un effort et Puebla s'était rendue, quoique possédant des moyens de défense formidables. Diaz, après avoir fait fusiller tous les officiers de la garnison, s'était retourné vers Marquez, l'avait poursuivi, atteint et battu à l'hacienda de San-Lorenzo. Marquez était alors rentré à Mexico, où il employa, pour obtenir de l'argent, les moyens de brutalité qui avaient fait sa réputation. Il ne chercha pas à revenir dans Queretaro. Sa conduite, en cette circonstance, a été attribuée à différents motifs : il parait probable qu'outre sa haine pour Miramon, il avait, pour abandonner les défenseurs de Queretaro à leur sort, des raisons d'un ordre plus pratique : on a dit que, conservateur très ardent et mécontent des transactions faites par l'empereur Maximilien avec les libéraux, il se fit l'homme de Santa-Anna qui, en ce moment, intriguait pour rentrer au Mexique et qui finit par se faire arrêter dans le Yucatan, où il fut emprisonné par ordre des autorités républicaines.

Quoi qu'il en soit, Miramon et les autres généraux, notamment Arellano, invitèrent Maximilien à sortir de Queretaro



ENTRÉE DU GÉNÉRAL FOREY A MEXICO

avec la cavalerie, devenue inutile dans la place, et à se rendre à Mexico pour destituer Marquez et faire exécuter les mesures dont ce général avait été chargé. Maximilien refusa nettement de séparer son sort de celui de ses compagnons d'armes, et chargea de cette mission Mejia, à qui pleins pouvoirs furent donnés ; mais Mejia, étant tombé malade, fut remplacé par le prince de Salm-Salm, à qui l'on adjoignit le général Moret et le colonel Campos. La sortie échoua piteusement par la faute du général Moret ; la cavalerie, qui devait servir d'escorte au prince de Salm-Salm et à ses compagnons, fut rejetée dans la place. L'avant-garde seule, forte de cinquante chevaux et commandée par un hardi guérillero du nom de Zarazua, parvint à passer, mais ignorant complètement les instructions données au prince de Salm-Salm, Zarazua se jeta dans la sierra, où se trouvait déjà le colonel Olvera, grossit sa bande de nombreuses recrues, et guerroya avec succès contre les forces libérales.

Les assiégeants élevaient, en face du Cerro-de-las-Campanas, des retranchements menaçants ; Miramon fit détruire par le colonel Antonio Gallon, avec le bataillon de Celaya et la guérilla de Gonzalès, les travaux commencés, puis il proposa à l'empereur un plan général d'attaque à exécuter le 27 avril. La situation devenait menaçante, les vivres commençaient à manquer, et déjà on tuait, pour les manger, les chevaux de la cavalerie devenue inutile ; il fallait à tout prix sortir de cette position ; tel était le but de la sortie du 27 avril, par laquelle, en effet, l'empire ou du moins l'empereur faillit être sauvé.

Deux colonnes durent sortir de la place : la première, commandée par Castillo, devait engager tout d'abord le combat et supporter le choc des réserves d'Escobedo, en attaquant l'hacienda de Callejas, tandis que la seconde, sous les ordres de Miramon, dirigerait tous ses efforts contre le Cimatario, et décrirait un arc de cercle pour rejoindre la première. Miramon, malgré un feu très vif, s'empara du Cimatario ; il prit vingt et une pièces d'artillerie, qu'il fit conduire dans la place, et trente chariots de provisions de guerre et de bouche, qu'il confia à un corps de cavalerie, pour les mener à Queretaro. L'empereur, accouru au galop sur ce point, près de Miramon et d'Arellano, était rayonnant de joie. Salué par les cris enthousiastes des soldats de Miramon

et de Mendez, il leur adressait ses félicitations, lorsque tout à coup le chef de la cavalerie chargée d'escorter les chariots pris au Cimatario vint rendre compte de la reprise de ces chariots par une troupe républicaine. Pour les reconquérir, l'empereur envoie le régiment des dragons de l'impératrice, qui se heurte à la réserve des républicains, forte de 6,000 hommes, sous les ordres de Corona, envoyée par Escobedo pour reprendre le Cimatario. Le général Castillo avait échoué dans son attaque, s'était arrêté, et avait ainsi laissé l'ennemi libre de ses mouvements. Les dragons de l'impératrice, accablés par le nombre, sont repoussés avec perte; Miramon marche lui-même sur le Cimatario, mais il avait affaire à trop forte partie. Les troupes reculèrent, et sans le général Arellano, qui arrêta avec son artillerie le retour offensif de l'ennemi, celui-ci entrait ce jour-là dans Queretaro. Arellano pointait lui-même les pièces les unes après les autres; l'empereur se tenait à cheval au plus fort du feu. Si Castillo eût exécuté son attaque comme il lui avait été ordonné de le faire, ou s'il avait fait prévenir Miramon de la marche circulaire de Corona sur le Cimatario, les assiégés se seraient portés sur les hauteurs situées au nord de Queretaro, et se seraient emparés des parcs de l'ennemi. Escobedo se voyait si bien perdu, qu'il avait donné ses ordres pour la levée du siège et pour la retraite immédiate.

Malgré la conduite un peu vive faite aux troupes victorieuses et la reprise des chariots, la journée du 27 avril était en somme pour les défenseurs de Queretaro un succès glorieux, mais un succès qui coûtait cher et qui ne devait pas se renouveler.

On avait reproché au général Castillo son échec devant l'hacienda de Callejas; le colonel Rodriguez, de la garde municipale, fut chargé de renouveler cette attaque dans la journée du 1er mai; il devait s'emparer ensuite de la garita de Mexico. La colonne placée sous ses ordres se composait des cazadorès, de la garde municipale, du 3e de ligne, et d'un détachement du génie. Rodriguez, ancien aide de camp de l'empereur, à peine remis de la blessure qu'on avait crue mortelle, fut appelé devant Maximilien : « Rodriguez, lui dit le souverain, l'importance de l'attaque que vous allez commander est capitale pour le salut de la place; je ne doute

pas que vous fassiez votre devoir comme toujours, je vous promets une récompense digne de vous. — Señor, répondit le colonel en s'inclinant; aujourd'hui Votre Majesté me nommera général, ou je serai tué. » Il organisa ensuite sa colonne pendant que le général Arellano battait en brèche l'hacienda de Callejas; puis, le bâtiment ayant été suffisamment canonné, il s'élança en tête de sa troupe et y entra sans coup férir. Il devait alors, d'après les ordres qu'il avait reçus, s'arrêter un moment, mais enthousiasmé par le premier succès, il continua sa marche, en animant sa troupe du geste et de la voix. « Allons! les chasseurs, en avant! » disait-il aux Français : « *Adelante muchachos!* » criait-il aux Mexicains. Une fusillade terrible éclata tout à coup. Rodriguez tomba, le cœur percé d'une balle. A cette vue, les soldats qu'il entraînait reculent précipitamment; quelques-uns, qui avaient déjà escaladé un mur de la garita, sont abandonnés; le corps de Rodriguez allait rester au pouvoir de l'ennemi, lorsqu'un vaillant officier français, Domet, s'élance, suivi de deux soldats mexicains, pour le recueillir; les deux soldats tombent frappés mortellement, Domet traîne le corps, et, à l'aide de quelques gardes municipaux, le ramène dans les lignes de l'assiégé. Domet retourne au combat, blesse d'un coup de sabre et jette à bas de son cheval le colonel républicain Carrillo; il allait le faire prisonnier, quand un soldat l'achève d'un coup de fusil. L'empereur et Miramon, qui du haut du clocher de San-Francisquito, suivaient toutes les phases du combat, envoyèrent aux troupes l'ordre de la retraite, mais l'ennemi les serrait de si près qu'il fallut toute l'énergie du général Arellano et de son artillerie pour arrêter la poursuite.

Le lendemain eurent lieu, en présence de l'empereur et de Miramon, au milieu d'une émotion profonde et d'une tristesse générale, les obsèques du colonel Rodriguez. La famine se faisait sentir de plus en plus, et on ne recevait aucune nouvelle de Marquez. Il y avait pourtant dans la place un homme qui ne se décourageait pas, c'était Miramon. Sur sa proposition, une attaque fut décidée pour le 3 mai contre les cerros de San-Pablo et de San-Gregorio; le général Castillo fut chargé de s'emparer de l'hacienda de Callejas, après quoi Miramon attaquerait le cerro de San-Gregorio. Castillo

n'exécuta pas l'ordre qui lui avait été donné; Miramon, impatienté, culbuta la première ligne des assiégeants, désorganisa la seconde et mit en déroute un bataillon qui lui résistait depuis longtemps; mais Castillo n'ayant pas bougé, toutes les réserves de l'ennemi tombèrent sur Miramon, dont les troupes repoussées furent obligées de rentrer dans leurs lignes. La discorde régnait dans la place; Miramon avait auprès de Maximilien deux adversaires déclarés, le prince de Salm-Salm et le colonel Lopez, toujours disposés à lui imputer les échecs de la garnison; ils firent excuser Castillo, qui avait évidemment causé ceux du 27 avril et du 3 mai.

Pendant quelques jours tout se borna à un échange de coups de canon. Escobedo avait remarqué que tous les jours l'empereur Maximilien, vers quatre heures et demie, se promenait sur la place de la Cruz, accompagné de plusieurs personnes; il donna l'ordre d'établir une batterie pour envoyer des projectiles sur cette place à l'heure indiquée. Maximilien, loin de se déconcerter, continua ses promenades sans en changer l'heure ni le lieu; Miramon et Arellano ayant de leur côté connu l'emplacement de la tente d'Escobedo, firent pointer une pièce vers ce but. Escobedo fit transporter sa tente hors de portée du canon de la place.

L'insuccès de la sortie du 3 mai avait produit le plus fâcheux effet sur l'armée et sur la ville. Le manque de vivres, de fourrages et d'argent se faisait cruellement sentir. L'ennemi dirigea, dans la soirée du 5 mai, après avoir célébré avec enthousiasme l'anniversaire de la première attaque de Puebla par le général de Lorencez, une tentative d'assaut contre la ligne du nord, mais tout se borna à un feu violent d'artillerie et de mousqueterie; les libéraux, repoussés, rentrèrent dans leurs lignes avant dix heures du soir; le feu avait commencé à huit. A partir de ce jour, les assiégeants ne renouvelèrent plus leurs attaques; ils avaient trouvé un moyen plus sûr de dompter la résistance des impériaux, et la trahison devait être plus forte que la valeur des troupes et l'habileté des généraux. On a discuté et on discute encore la question de la trahison du colonel Lopez. Ceux qui triomphèrent de la résistance de Queretaro ont voulu, dans l'intérêt de leur gloire, faire planer un doute sur cette question. La réponse ne nous semble pas cependant douteuse. Les témoignages et les preuves ne manquent pas pour établir, de la façon la plus positive, la trahison du colonel Lopez, admise d'ailleurs par la plupart des historiens de la guerre du Mexique.

Depuis quelques jours, le général Miramon était convaincu qu'il n'y avait pas de salut possible dans les murs de Queretaro : il avait fait partager sa conviction à Maximilien. Se frayer un passage à travers l'armée républicaine, pour sortir à tout prix de ce coupe-gorge, telle était la résolution arrêtée, et qui malheureusement fut retardée pour divers motifs. Tout d'abord on pensa utiliser la popularité dont jouissait, dans Queretaro, le général Mejia, pour recruter, au sein de la population, des soldats qui défendraient les remparts pendant que toutes les forces disponibles marcheraient contre les lignes de l'assiégeant. Mais le découragement s'était emparé de tous les cœurs : on recruta 160 hommes, et pour ce résultat on perdit deux jours. Enfin, il fut décidé que l'on quitterait la place pendant la nuit du 14 au 15. Miramon et Arellano seuls connaissaient, tout d'abord, le moment précis de la sortie et le point choisi pour percer les lignes. Maximilien crut devoir se confier à Lopez, qui fit des objections; une discussion s'éleva entre l'empereur et Miramon. Il s'agissait d'avoir des renseignements sur l'état des chevaux de la cavalerie; on fit chercher Lopez de tous côtés, on ne le trouva pas; enfin, il arriva pâle, confus, balbutiant, dans une attitude si singulière que Maximilien crut devoir l'excuser auprès des généraux, en attribuant son trouble au retard qu'il avait mis à se rendre auprès de lui. Bref, sur l'avis du général Mendez, il fut décidé que la sortie aurait lieu dans la nuit du 15 au 16; le général devait, avec une troupe d'élite, escorter l'empereur, et répondait du succès s'il avait vingt-quatre heures pour se préparer. Comme Miramon paraissait contrarié de ce retard : « Ne vous affligez pas, Miguel, lui dit Maximilien; qu'importent vingt-quatre heures au succès d'une opération de ce genre? — Sire, je ne suis point de votre avis. Dieu nous garde pendant ces vingt-quatre heures! »

Ces vingt-quatre heures devaient, en effet, voir la trahison s'accomplir. Pendant que les aides de camp de l'empereur cherchaient le colonel Lopez, celui-ci était dans le camp républicain. Le fait est certain, il est avoué par les chefs répu-

blicains eux-mêmes. On a prétendu, il est vrai, qu'il y venait remplir une mission secrète de Maximilien, mais quelle mission, et en vertu de quels pouvoirs? Et pourquoi, après l'entrevue qu'il eut avec l'empereur et les généraux, entrevue dans laquelle la sortie fut décidée pour la nuit du 15 au 16, retourna-t-il auprès d'Escobedo? L'opinion publique a répondu à ces questions; elle signale comme ayant déterminé Lopez à son acte honteux, le général Velez, qui n'avait déserté qu'au mois de décembre 1866 la cause de l'empire pour celle de la république; elle fixe à 150,000 fr. (30,000 piastres) le prix payé à Lopez, à qui, en outre, on promit la vie sauve; elle a remarqué qu'après la prise de Queretaro, Lopez, à l'encontre des généraux et autres colonels de l'armée, ne fut l'objet d'aucune mesure de rigueur, et qu'il put se retirer chez lui muni d'un sauf-conduit signé Escobedo, honni, méprisé, mais sain et sauf et tranquille. Et pourquoi cette exception en sa faveur? Il avait autrefois fait la guerre contre Juarès sous la présidence de Miramon; il avait été à Orizaba s'enrôler dans l'armée française, dès le siège de Puebla; c'est lui qui avait guidé Bazaine le jour du combat de San-Lorenzo; c'est lui qui avait constamment escorté Maximilien depuis le débarquement de ce prince à Vera-Cruz, et lorsqu'il l'avait quitté, pour aller combattre les républicains dans le Nouveau-Léon et le Cohahuila, il avait, autant que la plupart des chefs impérialistes, fait fusiller les prisonniers. Son caractère était peu estimé, et en dehors de Maximilien, dont il avait su gagner les bonnes grâces, nul ne le regardait d'un bon œil. Tout récemment encore, l'empereur ayant voulu le nommer général, tous les généraux de l'armée, Mendez en tête, avaient été supplier le souverain de ne pas donner ce grade à un homme qui en était indigne. Il avait gardé de cette démarche une profonde rancune. Ainsi, soif de la vengeance, intérêt pécuniaire, désir de sauvegarder sa vie sérieusement menacée au cas où les libéraux s'empareraient de Queretaro, voilà quels furent les mobiles de la trahison de Lopez.

Quant aux détails d'exécution, nous les empruntons à deux témoins, dont rien ne peut faire suspecter la véracité : M. Schmidt, sergent-major au 1er régiment de zouaves, ancien capitaine-trésorier au bataillon de l'empereur, dont M. Paul Gaulot cite *in extenso* la relation écrite, et M. Hans, également

Français, sous-lieutenant à la 8e batterie d'artillerie, celle qui venait du Michoacan avec Mendez, lequel a publié, sous le titre de *Queretaro, souvenirs d'un officier de Maximilien*, un livre des plus intéressants. M. Hans ayant été plus directement mêlé aux faits qui se passèrent dans la nuit du 14 au 15 mai, c'est son récit que nous suivrons; il est d'ailleurs d'accord avec celui de M. Schmidt.

M. Hans avait été placé, le 14 mai au soir, avec sa section dans le jardin de la Cruz, entre le Panthéon et le couvent. Là se trouvaient des plates-formes garnies d'artillerie, dont les embrasures étaient à une faible distance des avant-postes ennemis. Une de ces plates-formes était gardée par un peloton de la garde municipale de Mexico. Lopez, commandant supérieur de la Cruz, fit remplacer ce peloton par une troupe irrégulière que commandait un certain Yablowski, son homme de confiance et son complice. Le sous-lieutenant Hans, de garde avec sa section pour toute la nuit, dormit jusqu'à deux heures du matin, tandis que veillait un vieux sergent du nom de Guzman. Ce fut ensuite le sous-lieutenant qui veilla pour laisser dormir le sergent. Nous croyons devoir ici lui laisser la parole, sauf à abréger quelques détails.

« Je m'étais assis sur l'affût d'une pièce de huit, enveloppé dans mon *zarape*. Tout à coup, il me sembla entendre des pas rapides se dirigeant vers la plate-forme, et aussitôt le colonel Lopez, que je reconnus à son uniforme brodé d'argent, apparut devant moi. Je le saluai, il me dit rapidement, en me désignant la troupe qui le suivait :

»Voici un renfort d'infanterie; réveillez promptement vos artilleurs; faites retirer cette pièce de son embrasure et obliquez-la sur la gauche, mais faites vite. » Pensant que le moment de la sortie était venu, je réveillai promptement les artilleurs, mais le sergent Guzman, vieux, malade et épuisé de fatigue, ne se levant pas assez vite au gré de Lopez, qui paraissait très pressé, le colonel s'emporta contre Guzman et l'accabla d'injures.

»Le pauvre sergent, maltraité, se leva ahuri. Lopez me réitéra alors ses ordres, dont l'étrangeté avait lieu de me surprendre, et partit précipitamment. Néanmoins j'obéis ponctuellement.... Le peloton d'infanterie commandé par un officier et amené par Lopez se rangea derrière la pièce. Tout